

TRANS- HUMANANCES

Prix: 5 f.

n° 10 août 1980

Giscard à la rencontre

de la "Vraie Montagne"



EDITORIAL

On ne croyait pas si bien dire en insinuant que Giscard, Dijoud et quelques autres, par la réunion de leurs volontés, avaient accompli le plissement alpin. Sans eux, c'est sûr, les Alpes ne seraient encore qu'un marécage insalubre, peuplé de serpents visqueux et de quelques hommes réfugiés dans de précaires habitations sur pilotis. Mais Giscard vient d'authentifier ce que nous pensions n'être qu'une image. Il a inventé, il a rencontré la "vraie montagne" (Dauphiné libéré du 13.4.80) Tout le reste c'est du toc. Saluons bien bas l'audace du Prince!

Le premier accoucheur de montagnes de France compte beaucoup d'évêques. Chacun est possédé par un délire particulier. Les plus risibles réclament des autoroutes, et confondent chars d'assaut et tracteurs. Les moins imaginatifs se proclament (à la suite de Merlin et de Ribourel) "nouveaux mon-

tagnards" et revendiquent le monopole de l'innovation ils veulent désertifier pour mieux créer ensuite des haciendas multinationales. On aura reconnu pêle mêle des Conseils généraux, quelques députés, Longo Maï, l'INRA, et autres magiciens de l'aménagement et prestidigitateur de la subvention...

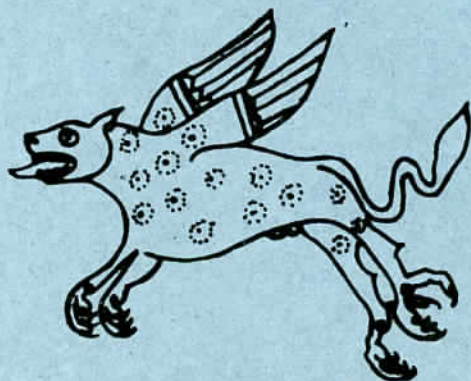
Hé les rêveurs, la vraie montagne c'est celle du fric et des idéologues froids! La politique de la montagne (qui n'a pas la sienne? Qui n'a pas un plan dans sa manche pour elle?) c'est un stock de mots et de phrases dûment répertoriés par le Journal Officiel et capables de donner un air "responsable" à n'importe qui. C'est une gymnastique de l'esprit. Quand on y est bien entraîné, on entend clairement les clarines jouer "le chant du départ".

Transhumances

TRANSHUMANCES bulletin trimestriel
publié par l'Association Transhumances
Adresse: "Le Refuge" Le Rosier Val-des-Prés
05100 Briançon
Directeur de publication: René Siestrunck
Rédaction: Luc Marchello, Philippe Mayaud,
Marc Pascal.
Dessins: Denis Siestrunck, Frédéric Simon.
Dépôt légal: Août 1980.
Imprimerie: Briançon-Demain, 33 bis rue Joseph Silvestre, 05100 Briançon.
Abonnements: 1 an, 4 numéros, 20 francs.
soutien: 50 francs
C.C.P: 247 38 D MARSEILLE

SOMMAIRE

Trois inventions de la montagne	page 3-4
Agriculture et tourisme	5
Le jeu de la vraie vie:	
Un jeu pour les vacances	6-7
Route et désertification	8
Le Canal à grand gabarit	
Déneigement en montagne	9
Pistes positives	
Longo Maï, la guerre-éclair et les media	10
Parler comme un ministre	11
Actualités: Territoire à prendre	
Escola occitana d'estiu	
Un an dans le kaki	12
Passage	13
Avis de Recherche	14
Le réel d'à côté	14
Nouvelles(?): Un dimanche à Carraya	15-16
Montagne sans issue	16
Anne et les mortinateurs	17-18



trois

inventions

de la

montagne

A quoi sert la montagne? C'est la question qu'il faut poser chaque fois qu'un homme politique invoque son nom. De quelle autre décision sera-t-elle l'alibi? Il s'agit vraiment d'un "espace-enjeu" comme disent les aménageurs dans leur langage impudique de colonisateurs. Et l'Histoire montre que cet enjeu peut prendre toutes les formes imaginables.

On remarque que "l'agriculture de montagne" et la définition des zones montagneuses sont nées dans différents pays de circonstances idéologiques et économiques confuses.

Dès 1920, le gouvernement fédéral suisse prend les premières mesures en faveur de la montagne. La montagne c'est "le refuge des traditions et des "vertus" du peuple suisse", c'est un véritable "noyau de race" (1) qui compense par une natalité élevée celle, plus faible, des citadins. La montagne est aussi pour la Suisse "le pivot de (son) organisation militaire" et à ce titre elle doit y maintenir une population et une agriculture bien vivantes. Enfin viennent la fonction productive de la montagne et le tourisme.

Crise de l'identité d'un pays, retour aux sources, défense du territoire, indépendance économique, avec tout cela on fait une politique de la montagne. C'est là une montagne ciment, une montagne semence, une montagne refuge du sentiment national.

Voilà la montagne au service d'un nationalisme.

En Allemagne, il faut attendre le nazisme pour que soit reconnue une spécificité montagnarde. L'ordonnance du 15 avril 1941 classe 228 communes des Alpes et Préalpes bavaïses en tant que communes d'exploitation montagnarde. Les conditions mises à cette reconnaissance (définies dès 1930 en Suisse) sont l'altitude d'au moins 600 m, la prédominance de l'élevage, de la sylviculture, les conditions climatiques, la pauvreté des sols, la pente, etc. (2)

Ces conditions physiques évidentes vont dissimuler par leur neutralité les circonstances idéologiques qui produisent dans chaque cas une "politique de la montagne".

Les mesures nazies pour la montagne trouvent leur place dans une économie de guerre où aucune production n'est négligeable afin de parvenir à l'autarcie, à l'auto-suffisance. Pour l'agriculture en général, il est instauré une Corporation alimentaire qui, en fait, n'a rien d'une organisation corporative. Les entreprises de transformation qu'on appelle aujourd'hui agro-alimentaires s'y taillent la part du lion.

D'autre part dès l'arrivée des nazis au pouvoir toutes les mesures sont prises pour restaurer le servage. Une loi (1934) "interdit l'embauchage dans les entreprises urbaines de ceux qui ont travaillé dans l'agriculture au cours des trois années précédentes" (3), un décret de 1935 les fait refouler hors des villes. On peut noter aussi la remise en usage des châtiments corporels et du salaire en nature pour "attacher le salarier agricole à la glèbe". Et pourtant en 6 ans, de 1933 à 1939, le nombre des travailleurs de l'agriculture baisse de 10%.

Les mesures de 1941 pour la montagne sont prises pour tempérer les excès du nouveau régime agricole (capitalisme + servage), pour permettre son application tout en modérant l'effet de l'altitude, du relief, etc. En privilégiant la montagne on l'aplanit et on la réduit au cas général de l'agriculture.

Cette fois c'est la montagne au service des trusts et de l'idéologie nazie.



En France, c'est le décret du 23 juin 1961 qui définit la zone de montagne française, permettant l'application de la loi de finances de 1960 (art. 58) qui consentait aux exploitants agricoles montagnards un régime d'assurance-vieillesse plus favorable que le régime général. Il faut ensuite attendre 1967 et le décret du 24 octobre pour qu'on parle à nouveau de la montagne au gouvernement. C'est pour inclure les zones d'économie montagnarde précédemment définies (altitude, etc) dans la politique de la rénovation rurale. De 1968 à 1973, c'est une succession de mesures ponctuelles concernant le remembrement, les carburants, des subventions à l'élevage, à la construction et à l'installation des jeunes agriculteurs notamment, mesures qui laissent espérer une "politique de la montagne", dont apparemment personne ne veut assumer la responsabilité parce qu'il est déjà clair que cette politique deviendra rapidement contradictoire avec la nouvelle "vocation" de la montagne. Si l'exploitation industrielle des ressources touristiques exige le maintien d'une population minimale, il ne s'agit pas d'aider l'agriculture pour l'agriculture mais de l'aider pour le tourisme et c'est le sens de toutes les demi-mesures de ces années-là.

Après 1973 à peu près la montagne reçoit une nouvelle fonction qui s'ajoute à celle de réserve de terre et de main d'oeuvre. Dès lors toutes les mesures, comme la prime à la "vache tondeuse" et surtout le décret du 22

novembre 1977 mettent en avant la protection de la montagne. L'image de celle-ci change, elle se teinte d'écologisme. La montagne devient l'espace protégé par excellence, le terrain idéal de l'illustration de l'écologisme d'Etat.

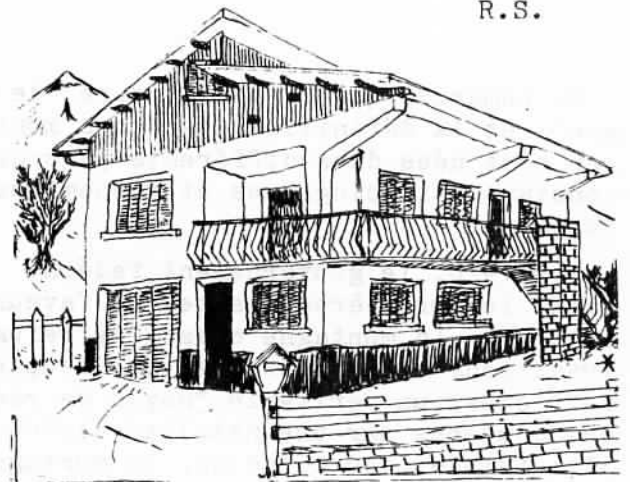
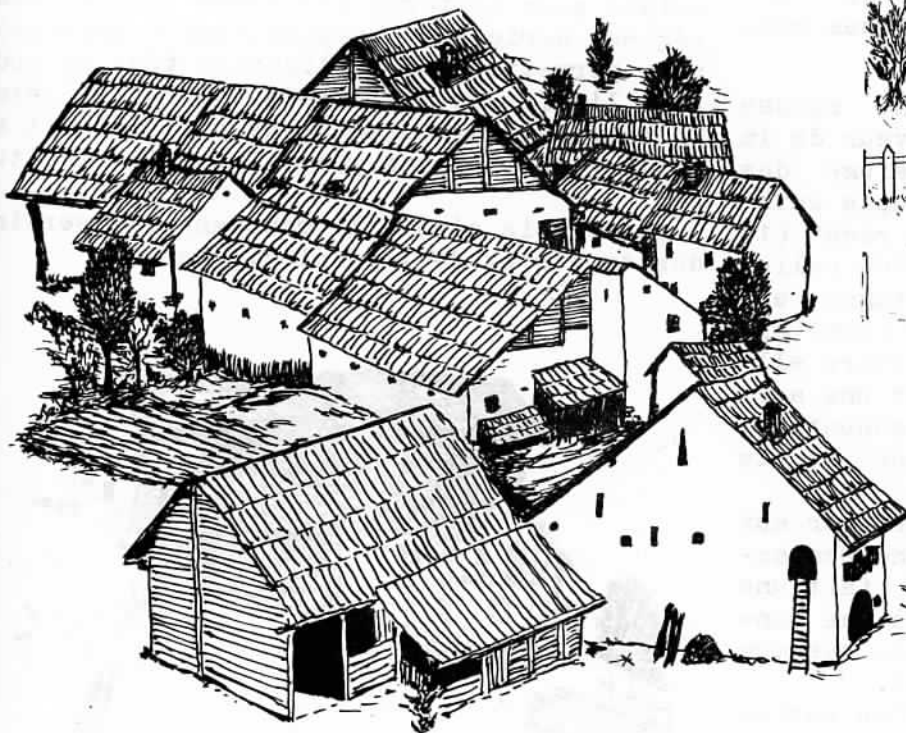
Ces deux périodes correspondent d'assez près aux deux étapes de colonisation de la montagne. La première c'est celle qu'on a appelée le "Plan-neige", en gros de 64 à 74. Quelques quinze

Quelques 15 stations sont construites pendant ce temps qui constituent aujourd'hui les plus beaux parasites de la société montagnarde, surtout si l'on considère les capitaux investis, les profits et les emplois "réservés" aux montagnards.

Et puis voilà que la montagne change de vocation, ce qui s'explique par un certain nombre de faits: la révolution économique dont le plan-neige devait être le moteur a avorté, des avertissements ont été donnés aux promoteurs-hommes politiques-hauts fonctionnaires (Cervière par exemple), une crainte diffuse de la Crise. Bref, il fallait maquiller la montagne inventée en 1961 pour les banquiers et les promoteurs, lui donner toute l'apparence de l'écologie en actes. C'est là la deuxième étape de l'invention de la montagne en France qu'on peut résumer en une phrase: la contrepartie verte d'une démente électro-nucléaire.

Et maintenant, quel nouvel usage de la montagne?

R.S.



(1). P. Cotoni, "La politique d'économie de montagne en Autriche et en Suisse", Revue de l'économie méditerranéenne, oct-déc. 1961.

(2). Informations internes sur l'agriculture, 100, fév. 1973, publiées par la Commission des Communautés européennes.

(3) Ch. Bettelheim, L'économie allemande sous le nazisme, Maspéro, Tome 1, p. 141 et suivantes.

agriculture et tourisme



ON NE PARLE PAS DE L'AGRICULTURE DANS LE BRIANCONNAIS SANS PARLER DU TOURISME.

LE C.C.J.A. DE BRIANCON (CERCLE CANTONAL DES JEUNES AGRICULTEURS) ÉTAIT DONC CONTRAINT D'ABORDER LE SUJET DANS LA DISCUSSION PROVOQUÉE LE 20 JUIN AU COURS DE LA RÉUNION QUI RASSEMBLAIT UNE VINGTAINÉ DE JEUNES ÉLÈVEURS

Il semble que le problème soit épineux: en effet, l'agriculture est maintenue par le tourisme qui constitue de toute façon le moteur d'une économie qui procure quelques débouchés aux éleveurs.

Sans le tourisme, plus de population; ainsi disparaît la nécessité agricole.

Les jeunes agriculteurs qui en sont conscients cherchent à profiter de la présence du tourisme: l'orientation des exploitations vers la transformation des produits (vente de lait à domicile, élevages caprins et fabrication de fromages de chèvre) le prouve. Ils ont même demandé une aide interministérielle (par l'intermédiaire du FIDAR) pour développer et favoriser la transformation et la commercialisation de leurs produits.

Mais le tourisme présente aussi l'envers de la médaille. En effet, s'il contribue à maintenir l'agriculture, il n'en est pas moins le principal ennemi et destructeur. Et les jeunes agriculteurs en sont tout aussi conscients.

Tout d'abord, il y a le problème posé par la surpopulation supportée par le département en période estivale. Quand un agriculteur, au moment de faucher, découvre une multitude de tentes et de voitures sur son champ, il n'est pas seulement mécontent mais aussi complètement désœuvré. Quand les remorques descendent sur des chemins escarpés et doivent croiser quinze ou vingt voitures, qui croyez-vous que cela fait sourire? Chacun sait pourtant comme est précieux le temps en période de fanage.

Et le tourisme agit aussi sur le prix des terres et sur les possibilités de contracter un bail. En effet, bien souvent dans la région, les terrains agricoles sont facilement constructibles et certains même sont convoi-

tés par les promoteurs. Le prix de la terre devient donc inconciliable avec la trésorerie des éleveurs. Cet état de fait ne serait pas grave si les propriétaires concédaient cependant à louer leur terrain. Mais ils considèrent le statut des baux ruraux trop aliénants (difficultés de reprise du terrain au cas où l'on décide de vendre par exemple...) et préfèrent conserver l'entière jouissance de biens complètement improductifs mais susceptibles d'être vendus, aménagés ou construits.

Ainsi les éleveurs ne trouvent pas à louer dans un département où il faut cependant 16 ha de bonnes terres pour bénéficier de l'aide de l'état ou des possibilités de crédit agricole.

Il semble donc que par l'intermédiaire des orientations prises par les exploitations, l'agriculture risque de devenir dépendante d'un tourisme qui en fait, la détruit. Cette incohérence mérite bien que le problème soit débattu très profondément et très rapidement dans le milieu agricole.

En attendant, pour prouver la présence d'une certaine agriculture, pour présenter les problèmes qu'elle rencontre, les jeunes agriculteurs organisent une "FÊTE DE L'AGRICULTURE" le 10 août à Monétier. Cette fête a pour objectifs de provoquer, non seulement une rencontre entre agriculteurs du département mais aussi un contact avec la population touristique.

Enfin, les jeunes agriculteurs comptent par ce biais déplacer les structures administratives gapienaises agricoles (DDA-CER-ADASEA-etc) qui semblent délaisser l'agriculture briançonnaise trop peu vivante, et dont le tourisme a déjà signé le mandat d'arrêt.

Ce dernier objectif est primordial car tout comme le tourisme nécessite l'approbation d'un système économique, l'agriculture montagnarde se relèvera que si les pouvoirs publics et les institutions agricoles la considèrent dans toutes ses valeurs économiques, écologiques et sociales.

Marc PASCAL

UN JEU POUR L'ÉTÉ

LE JEU DE LA VRAIE VIE (LE J.V.V.)

Vacanciers! vous êtes en villégiature à Briançon, ou bien, Briançonnais qui êtes en vacances à Paris, Saint-Jean-de-Luz ou Hazebrouck, Transhumances vous donne la possibilité de réaliser, ou mieux de PRODUIRE vous-mêmes la chronique locale de VOTRE quotidien affectionné (celui sans lequel l'Histoire ne serait pas ce qu'elle est) en vous amusant!

REGLE DU JEU

Il s'agit de découper suivant les pointillés les photos ci-après et de composer dans un ordre quelconque ces pages colorées qui reflètent si bien la "vraie vie" de votre commune.

Les jours suivants, vous continuez le jeu en disposant les "événements" et leurs commentaires dans un ordre différent de la veille. Ca y est, vous êtes journalistes! Vous savez tout!

POUR LES ENFANTS

Après avoir lu attentivement les pages locales du quotidien autochtone de votre papa, choisissez l'inauguration qui vous a semblé la mieux réussie et décrivez la joie légitime des personnes personnes.

Exemple: le visage rayonnant et satisfait d'un ministre...

l'émotion de la petite fille offrant le bouquet de fleurs au grand homme.



Monsieur le Préfet, homme d'une rare compétence, dévoué corps et âme et nuit et jour à son département...

Mais comment fait-il pour avoir l'air si responsable et insoutenablement sérieux. La fonction aurait-elle dévoré l'homme?



Election de Miss Transhumances 80



◀ A votre avis:

Est-ce une remise de prix?

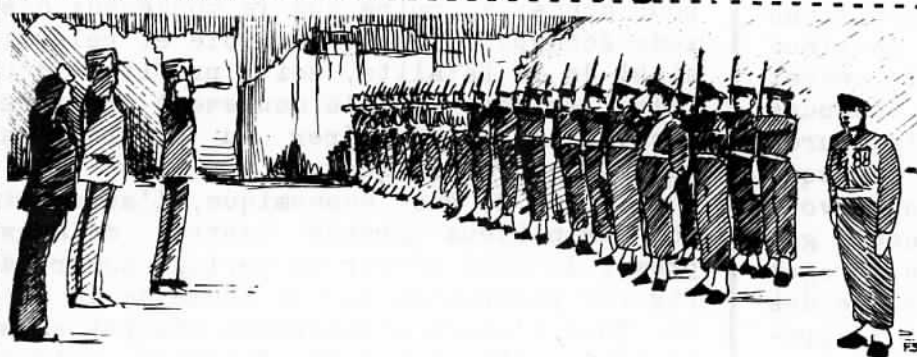
→ un départ à la retraite?

→ l'inauguration d'un foyer du 3ème type?

→ l'assemblée générale d'une association culturelle



◀ C'est sous un soleil de plomb que les joueurs radieux ont disputé le Grand Prix d'Eté patroné par Transhumances et l'Anisette Fricard.



▲ C'est sous un soleil radieux que les soldats de plomb, non c'est sous un soleil de plomb que les soldats radieux ont passé en revue leurs officiers.

▲ Zami Pax, célèbre ringard des ondes, fêté par l'équipe de Transhumanes (à la résidence de son président) lors de son passage dans notre si belle région.

La charmante Guylène jette un clin d'oeil complice à notre photographe.

Sans doute cette fois le Système approche-t-il de sa perfection et les dernières enclaves à l'écart des grands mouvements de l'Etat rendront réelle la montagne "terre de dissidence", selon l'expression du géographe A.Allix (1934).

En attendant, ils réoccupent le terrain. "Ils" ce sont les politiciens et leurs idéologues, les journalistes du Dauphiné libéré. Ils se réapproprient même un passé qui les avait débordés.

Un exemple: on a pu lire dans ce quotidien, en date du 3 avril 1980, que les habitants de la vallée de la Clarée avaient approuvé en 1975 le projet Levert d'une voie rapide terminée par un tunnel sous le col de l'Echelle, l'ensemble devant les priver de la meilleure partie des terres agricoles. Il ne s'agissait pas d'une erreur du rédacteur, mais d'un parti pris de gommer certains événements dont le souvenir torture encore plus d'un "responsable" dans ce pays de traditionnelle paix sociale. 1975 fut en effet l'année de la manifestation historique des paysans de la vallée, dont Emilie Carles était le porte-parole. En 1976 se sont succédées les délibérations des Conseils municipaux déclarant leur opposition "à tout projet de voie rapide" tandis que les associations de défense recueillaient plus de 15000 signatures au bas d'une pétition commune.

Depuis 75, les protestataires ont payé leur audace: dans la vallée l'entretien de la route actuelle a été "oublié", mis en attente, en dépendance d'autres décisions plus politiques. Les projets ont continué d'être alimentés, toujours dans le secret vis-à-vis de la population. A lire toujours le même journal, il semblerait qu'aujourd'hui un cri unique retentisse de Manosque jusqu'à la frontière italienne: nous voulons l'autoroute! D'une part le Conseil général des Hautes-Alpes relance le projet d'un tunnel sous l'Echelle, pendant que des élus, mais surtout des hommes de l'appareil politique et économique, manifestent à Volx (17/2/80) sur la nationale 75 en de mandant: "Que fait l'Etat?" A leur tête se trouvait Gaston Defferre qui aimerait passer à l'immortalité par le biais d'une autoroute ou d'un tunnel. Mettre l'Etat giscardien, incapable de construire simultanément des centrales nucléaires et des autoroutes, devant son insuffisance, c'est un résultat politique. Mais il est urgent de s'interroger sur ces gens qui, pour réussir un beau "coup", réclament toujours plus la présence de l'Etat, sous sa forme autoroutière, militaire ou nucléaire.

route et

désertification

Une prétendue gauche détecte et exploite les lacunes d'un système dont elle conteste les excès mais non les principes. Une classe de notables défend sa souveraineté en se disputant les interventions de l'Etat qui lui donne sa crédibilité.

On n'est jamais assez méfiant. Ni assez obsédé par les rapprochements qui mettent en évidence le Système, comme un camp militaire et une zone touristique. L'autoroute anéantit les circulations annexes, les transversales, les dérivées. L'activité se réduit à son tracé alors l'arrière réduit à son tracé alors que l'arrière-pays devient de lui-même un espace semi-désertique. Un rapport de l'I.N.R.A. prônant la désertification de la montagne a ému à juste titre les agriculteurs. Ces idées ne sont pas nouvelles. Déjà en 1948 des agronomes éblouis par un voyage aux U.S.A. avaient proposé la création de grands ranchs d'élevage plutôt que le maintien de petites exploitations. Ils arrivaient trop tôt. Deux remarques s'imposent: 1° La désertification organisée est complémentaire de l'autoroute. 2° Il est très rare que des organismes officiels s'expriment à propos de l'exode rural. Ils ne l'ont fait jusqu'ici qu'en deux types de circonstances, soit pour donner à croire que le mouvement d'exode échappait à tout contrôle et relevait ainsi de la fatalité, soit, profitant d'un ralentissement dans le mouvement d'émigration, pour le récupérer au profit d'une quelconque "politique".

Au point de vue économique, l'autoroute Fos-Turin (deux grands centres malades) promet de nous offrir un certain nombre de figures plaisantes sur le thème de la Crise. Tout d'abord l'autoroute déserte et sa société gestionnaire en faillite. Puis l'autoroute grignotée par ses marges, troupeaux broutant ses accotements et nomades cyclistes campant sur ses terre-pleins. Mais avant cela on verra, par un réflexe désespéré, les technocrates multiplier encore les infrastructures routières, le mirage d'une économie dont la vitalité reposerait sur la circulation et la vitesse persistant. Nous arrivons à ce terme où le seul véhicule de l'autoroute c'est l'idée de l'autoroute elle-même.

R.S.

pour construire le Grand Canal,

les mêmes hommes, les mêmes mensonges...

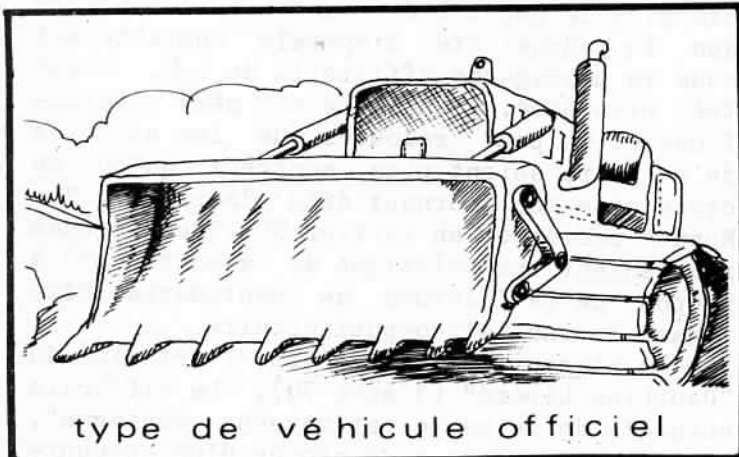
La Cochenille (5, rue des Maréchaux, 25400 Audincourt) publie dans son numéro 39 un dossier consacré au projet de canal à grand gabarit destiné à remplacer l'actuel canal du Rhône au Rhin.

Le schéma est parfaitement connu. Un projet existe, on fait semblant de l'enterrer, puis on le ressort au gré des ambitions politiques (ici celles d'Edgar Faure). Alors le projet continue, dans la clandestinité officielle qui caractérise les grands travaux.

Comme l'autoroute, le grand canal est un mirage économique. Il créerait des emplois,

attirerait les industries sur son cours, etc. Mais plutôt que d'attendre d'hypothétiques retombées de ces travaux très coûteux, pourquoi ne pas consacrer cet argent à créer directement des emplois tout en améliorant les moyens de transport existant?

Seulement les partisans du projet ont derrière eux les puissances financières et industrielles, parties prenantes de la construction, qui confondent leurs intérêts et l'intérêt public. La décision de réalisation est en définitive politique, c'est-à-dire secrète, injustifiable et mégalomane.



déneigement

en montagne

Quelques flocons et de jour comme de nuit c'est une armada de chasse-neige et camions saleurs qui s'ébranle. En quelques heures tout le pays est recouvert d'un épais manteau de neige, mais noire et sombre la route serpente au milieu de l'immensité blanche. Quelques rares voitures, comme à l'accoutumée, empruntent cette route. Mais que ne fait-on pas pour la minorité, pour maintenir ce cordon ombilical entre les habitants...?

C'est la nouvelle politique de la montagne. Désormais il ne sera jamais dit qu'une congère ou même une pellicule de neige puisse empêcher la circulation. L'Etat s'intéresse à la montagne.

Cela se passe sans doute dans les hautes vallées alpines où jadis tous les actifs se frayaient des heures durant leur chemin puis leur route à la pelle, qui pour parvenir à son étable, qui pour aller travailler à la ville ou à la station proche.

Non, vous n'y êtes pas du tout!

La scène se passe au col du Banchet (537m) sur l'autoroute Lyon-Grenoble. Bien sûr, péa-

ge aidant (très cher), seuls quelques privilégiés et "gens d'importance" utilisent ce passage. Mais qu'importe. Pour ces privilégiés tout est mis en oeuvre. Il est vrai que le col du Banchet c'est un peu la montagne... Mais c'est au nom de cette autoroute que les routes nationales et secondaires alentours sont mal entretenues (puisque l'autoroute existe...)

En attendant, gens des hautes vallées, continuez à pelleter la neige, levez-vous avant l'aube pour vous désenclaver vous-mêmes! Et si par malheur vous laissez une autoroute traverser votre vallée, alors perdez dès à présent toutes vos illusions. On s'occupera d'elle, si proche que vous ne pourrez l'emprunter. Et non seulement vos routes et vos chemins ne seront pas mieux déneigés, mais ils le seront encore moins, puisqu'il y aura l'autoroute... Alors ceux qui ne réussiront pas à trouver un boulot de péagiste, par exemple, devront partir. Une voie royale, bien déneigée, jouant de ses reflets mats dans la nuit, les emportera.

P.M.

Longo Mai, la guerre-éclair et les media

pistes

positives

Garder les jeunes au pays et permettre à d'autres actifs résidents permanents de venir s'installer dans les villages de montagne suppose deux préalables:

1- favoriser l'habitat permanent par des financements adaptés pour un nombre suffisant de logements, tjs qu'ils se pratiquent dans les villes (Prêt pour l'accession à la propriété, PAP; Prêt locatif aidé, PLA), et une politique foncière permettant précisément "de passer dans ces financements". Cela inclut également une aide préalable à l'environnement (exemple: le déneigement). Bref donner aux résidents permanents au moins ce que les touristes trouvent dans les stations, c'est-à-dire un déneigement jusqu'aux portes des habitations (pour continuer cet exemple), des services publics adaptés et des services commerciaux ouverts en toutes saisons.

2- créer des emplois. Mais dans des conditions de vie "acceptables", c'est-à-dire sans un trop grand écart avec les facilités de vie de la majorité. L'activité et son développement, le vrai désenclavement, ne passe jamais par des autoroutes mais par des chemins modestes, des câbles téléphoniques simples, sans gros moyens, mais suffisamment efficaces pour qu'à son niveau le hameau, le village et la ville proche vivent. C'est l'irrigation.

Le désenclavement passe également par la reconnaissance d'un statut fiscal et social (sécurité, assurance maladie, etc) adapté à la pluriactivité.

Mais plus que tout, la création d'emplois passe par une régulation contrôlée du marché des travaux, afin que les entrepreneurs locaux puissent effectivement prospérer au rythme des constructions locales, alors que trop souvent ils ne ramassent que les miettes d'une sous-traitance qui les étouffe, provenant de sociétés d'envergure nationale ou régionale capables de casser les prix... ou de s'entendre sur les marchés.

P.M.

IL EST NORMAL QUE DE LA POLEMIQUE AUTOUR DE LONGO MAI N'AIENT ETE RETENUES QUE LES PE RIPETIES CARICATURALES : MEGALOMANIE D'UN CHEF? EXPLOITATION DE LA CHARITE PUBLIQUE? QUAND LA COMMUNAUTE S'INDIGNE DE LA CAMPAGNE DE PRESSE DONT ELLE A ETE LA VICTIME, ELLE OUBLIE SEULEMENT QU'ELLE EN FUT L'INSTIGATRICE.

Tout avait bien commencé pour L.M. à l'automne 79, par une offensive tous azimuts, journalistique, audio-visuelle, culturelle, etc, propre à rendre crédible son image au travers de ses objectifs. On peut distinguer (pour ce qui est de la France) trois de ces niveaux publicitaires: - le niveau national. C'est l'article du "Monde" du 14 octobre 79, intitulé "Les nouveaux paysans", véritable exercice de publicité rédactionnelle. L'éthique du journaliste disparaît complètement sous la propagande officielle de L.M. C'est très bien joué. L'audience est même internationale. On peut redouter que les articles de ce genre soient plus nombreux qu'on ne croie dans les journaux dits "sérieux". "Le Monde" récidive en février 80 ("Des jeunes réinventent une politique de la montagne") à propos de la filature de Chantemerle. Même regard journalistico-publicitaire.

- le niveau régional, c'est l'article du "Dauphiné Libéré" (3 août 79), "La difficile conquête de la haute et moyenne montagne", article non signé, plus proche d'un communiqué émanant de L.M. que d'un reportage.

- le niveau local ou micro-régional de cette offensive c'est, par exemple, la participation à la Fête de la Rose du Parti Socialiste, à Briançon, où pour une fois L.M. s'exprime sans la caution d'un quelconque organe de presse.

Le but de cette campagne de presse, c'est une reconnaissance de fait par l'opinion, la mise au point d'un label L.M. La fréquentation de la F.A.O., de l'I.N.R.A., de l'université PARIS VII confortent encore cette renommée, véritable aimant à capitaux. Mais la question "d'où vient le fric?" n'est même pas la plus importante. Faudrait-il condamner la mendicité militante érigée en système? L'argent est de toutes façons mieux placé dans les montagnes que dans les bas de laine des bourgeois suisses rongés par la mauvaise conscience. Mais cette manne ne fausse-t-elle pas le problème de l'installation en montagne? L'intelligence, les idées et le sens pratique ne sont pas le monopole de L.M. Ce n'est pas l'initiative qui est rare, c'est le moyen de la concrétiser. Pas de problème foncier si l'on peut payer la terre au prix

touristique; tout est plus simple si l'on peut payer comptant; pas d'aléa dû à la saison si le foin ou le grain manquant arrivent par semi-remorques au bon moment; nombre d'erreurs qui ont mis fin à tant d'autres expériences peuvent se rattraper facilement par un appoint de capital.

Les media -la presse et ceux qui la servent- sont des appareils serviles mais ingrats. A peine ont-ils fini de vous encenser que déjà ils s'apprêtent à vous trainer dans la boue. La presse parallèle est étrangère à ce mouvement de balancier. C'est la grande presse nationale qui se nourrit de ses audaces et de ses trouvailles. Ainsi la Gueule Ouverte a mené le début de la contre-offensive en donnant la parole à des anciens de L.M. Le G.A.E.R. (Groupe d'action et d'étude régionale des Alpes-de-Haute-Provence) a prolongé ces informations en révélant la réalité économique et la gestion des affaires de la communauté. L.M. choisit de conclure cette passe d'arme par une action en justice contre la Gueule Ouverte, Rouge, Sud et La Bugada.

Mais pourquoi toute la presse "établie" a-t-elle repris l'affaire avec un ensemble touchant? Comment s'organise une campagne de presse? On peut acheter des journalistes. C'est une chose. Ou alors c'est la presse elle-même, acculée au vide, à la répétition, qui, pour assurer sa survie, est contrainte de créer l'événement. Et l'écriture journalistique a raison de la fiction. La série commence, qui prolifère. Pour L.M., la dissémination a eu lieu à nouveau dans "Le Monde", puis dans "Le Matin" et "Libération", puis ça a été le tour des hebdomadaires...

Cette presse trouve dans ces "campagnes" une histoire à sa mesure: à partir de héros typés, on débouche sur une réflexion pseudo-économique. Cela constitue une bonne lecture pour les loisirs des cadres. D'ailleurs il ne s'agit plus d'informer, mais d'occuper, d'éviter l'impasse. Il s'agit de ne pas être en retard d'un cliché, d'une figure de héros, d'une escarmouche. L'affaire L.M. illumine l'extraordinaire grégarité de la grande presse et l'impasse dans laquelle elle se trouve, condamnée au remplissage, menacée par le blanc et le silence, quêtant à droite ou à gauche le petit indice d'où naîtra la belle, la vraie loghorrée, celle des grands reporters disparus.

Sans paranoïa excessive, il était facile pour les dirigeants de L.M. de qualifier ce bel ensemble de complot. Le coup du complot ça marche toujours. On s'attendrit. En même temps cette presse, aussi marchande que L.M. n'a pas voulu laisser passer une occasion de se rassurer sur son propre pouvoir.

parler comme

un

ministre

Un responsable de Longo Maï a dit en parlant du GAER (Nouvel Observateur du 14 avril 80): "Le GAER a accumulé des kilomètres de théorie. On met en application sur le terrain des trucs parallèles à leur conception". Autrement dit il y a d'un côté les théoriciens effrayés par la pratique et de l'autre L.M., courageux pionnier qui n'a pas peur du réel.

L.M. donne sa pratique en exemple et voudrait qu'on croie ça: ils ont fait des réalisations pratiques donc ils sont admirables. Il y a vingt ans de cela, peut-être. Mais comment faire croire, en 1980, aux jeunes, aux moins jeunes, revenus à la montagne, pleins d'idées mais sans argent, que leur admiration doit se porter sur L.M., multinationale de l'esbrouffe, qui met en place, comme si c'était ça la solution à la vie montagne, des latifundia antédiluviens, ou féodaux dans le meilleur des cas. Ce genre d'opération est à la portée du premier riche imbécile venu.

L.M. agit et pense comme n'importe quel appareil de pouvoir. Avant la venue de Giscard à Vallouise la montagne n'existait pas; avant l'arrivée de L.M. les Alpes du Sud étaient un désert peuplé d'ignorants. L.M. parle comme un ministre.

Ce sont les ponctions de l'Etat (déboisement et exode rural) qui ont fait de la montagne un désert. Aujourd'hui, il se cherche de nouvelles formes pour la réoccuper. En cultivant les relations haut placées, et grâce à son double caractère messianique et impérialiste, L.M. se voit confier cette mission particulière: être un petit appareil d'Etat, marginalisé par principe, mais doué des mêmes raisonnements que les grands appareils, comme l'Equipement ou l'Armée.

La mission de Longo Maï est donc de réoccuper, d'accaparer et de stériliser l'espace montagnard. Son culte de l'efficacité et du "réalisme" (dans les mots) s'oppose naturellement à toutes les autres tentatives, originales et fragiles, de faire vivre la montagne. Les petits groupes devront l'emporter sur les grandes armées.

R.S.

territoire à prendre

L'espace n'est pas neutre. Son aménagement non plus. Comment se repérer à travers l'enchevêtrement des représentations spatiales qui jour après jour, au nom de l'intérêt général, de l'utilité publique, se multiplient? Des rouleaux de barbelés se déroulent, étirant des clôtures infranchissables autour des parcelles de vie. Ici une centrale nucléaire, là haut une station de ski. Répétition d'un espace morcelé. Les municipalités cherchent à intégrer, à contrôler la vie associative. L'Etat met en oeuvre des techniques pour "aménager le territoire" (P.O.S., remembrement) qui ont souvent, si ce n'est pour but, du moins comme résultat la confiscation de toute autre forme de réflexion, d'expérimentation. Il faut apprendre à lire les cartes que dresse le pouvoir, à rapprocher les espaces qu'il sépare, à reconnaître les divisions arbitraires que crée l'Etat et qui ne font qu'accroître la confusion policière.

Ce n'est pas pour "mieux aménager", que le G.I.A.M. (Groupe Information d'Aménagement de Toulouse) édite une revue, mais bien plus pour inventer collectivement une autre forme d'aménagement en s'enracinant dans les luttes d'une région (le Sud Ouest).

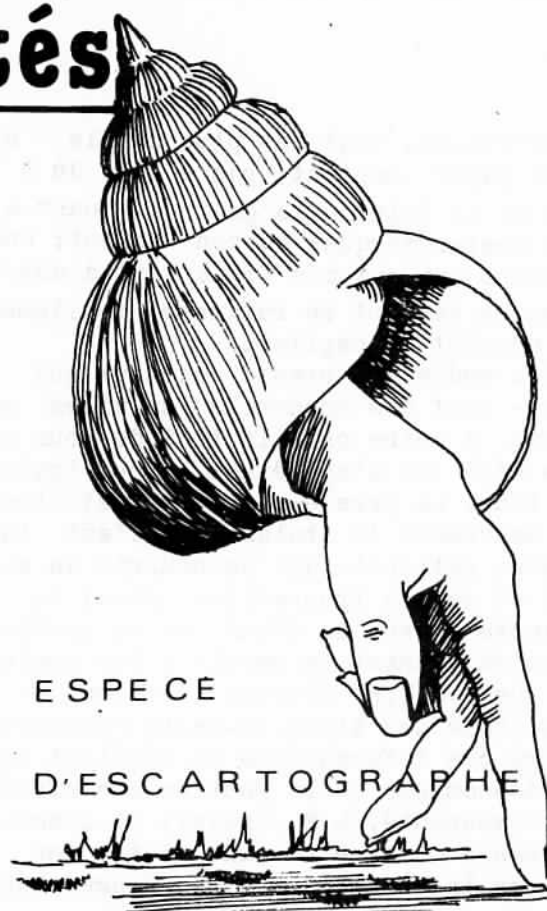
Territoire à Prendre, B.P. 14, 31170 Tournefeuille.

Au sommaire du n°4, un dossier important sur PUK (Péchiney-Ugine-Kuhlmann). On y parle des conditions de travail des ouvriers aux fours et à la fonderie de l'usine SOFREM à Marignac, de la fluorose, maladie de l'aluminium, de la pollution des végétaux et des animaux. On n'oublie pas que PUK est une multinationale française qui a des filiales dans le monde entier: on produit et pollue français en Grèce avec "Aluminium Grèce"...

ESCOLA OCCITANA

D'ESTIU

Dans le cadre de l'Ecole Occitane d'été: une semaine de bain linguistique et culturel occitan, du 17 au 24 août 1980, au lycée G. Leygues à Villeneuve/Lot, les stagiaires trouveront une exposition de BD. occitanes. Un atelier de création de BD. animé par J.C. Pertuze fonctionnera. Renseignements: E.O.E. Lycée G. Leygues. 47307. Villeneuve/Lot.



un an dans le kaki

Comment vit un appelé entre les quatre murs de sa caserne. Ce qu'il endure, ce qu'il ressent: un maïstral ennui, un dégoût pour les gradés et leur bêtise...

"Un an dans le kaki", c'est l'histoire d'un appelé muté à Briançon au 159^e pour des raisons "disciplinaires" mal fondées.

C'est aussi l'histoire d'un comité de soldat en période de répression militaire accrue.

Mais pour organiser cette lutte, il a fallu comprendre le système, se rapprocher des autres appelés. C'est-à-dire supporter exactement les mêmes choses: isolement, ennui, humiliation...

Mais écrire l'histoire, c'est aussi la critiquer, ainsi N. Sitterre compare l'armée à la société et analyse les rapports affectifs de l'individu caché sous l'uniforme du "bidasse".

Quelques temps après la parution d'un numéro spécial de Transhumances sur le 159^e, ce livre apporte beaucoup d'éléments au dossier que devraient se constituer d'une part les futurs appelés et d'autre part l'ensemble des civils, en vue de parvenir à une compréhension et à une maîtrise de l'armée avant que celle-ci (si ce n'est pas déjà fait), se permette de nous maîtriser, sans pour autant nous comprendre.

Nicolas Sitterre, Un an dans le kaki, Editions La Brèche/Syros.

actualités

Passage

Passage, 86, rue Claude Bernard, 75005, Paris
Le numéro 4, 40F, port compris, CCP 7051 11F
Paris.

Passage est une revue qui a la forme d'un livre et dont le sous-titre est "Cahiers de l'alpinisme". L'atmosphère y est feutrée, de bon ton et hospitalière. On lit plus qu'on ne feuillette, pour plusieurs raisons.

Il n'y a pas de ces encarts publicitaires captivants qui ôtent au regard sa sérénité ni de textes publicitaires déguisés qui sont aujourd'hui la rançon des "expés". Pour une revue d'alpinisme, remplir des pages, les laisser déborder de calicots et de slogans c'est facile. Oser le blanc dans la page et l'effet typographique -et cela avant le premier mot - nous fait lire les autres revues pour ce qu'elles sont: des catalogues.

La publicité est un genre littéraire. Il ne faut pas entendre par là un discours qui se bornerait à vanter les mérites de la veste X. L'héroïsme et le morceau de bravoure sont aussi des actes publicitaires, ce sont des stéréotypes réflexes auxquels succombent même les plus clairvoyants (ou les plus naïfs) de ceux qui tentent de plier la montagne au langage (ou inversement). On sait depuis toujours qu'en montagne la grandeur et la solitude doivent s'imposer à nous. Une fois doté du meilleur équipement imaginable, il s'agit, par le dépassement, de vaincre ou périr. Et même l'humble promeneur tremble un peu en pensant à l'ivresse du sommet. Tout le monde tient prêt dans le sac un petit drapeau symbolique. A quatre pattes, à deux comme à trois, l'homme qui marche en montagne est un héros! Et à plus forte raison quand il se décrit en montagne! Le cliché et l'impression toute faite s'épanouissent dans la phrase, dans le texte. Ils se laissent mal définir. Leur inventaire est malaisé. Quand on commence une phrase, on ne sait pas si dans son milieu ne va pas retentir le coup de clairon du stéréotype. Passage avance pas à pas dans ce langage piégé. Lentement est important. Les poncifs vivent en bandes. On les enchaîne très facilement. Et si les récits de montagne actuels s'écrivent vite et mal c'est parce qu'ils demandent beaucoup à ces familles d'images répétitives.

La mise en page recherchée de Passage qui répudie le texte, le commet dans le vide (et un stéréotype, un!) déjoue les volontés trop intensives et narcissiques (héroïques) des auteurs. L'idéal serait que la peur les gagne à la pensée du traitement typographique et de la mise en page subis par leurs actes de langage.

Mais alors comment parler de la montagne? Le récit de course traditionnel est entièrement naturalisé (c'est-à-dire idéologisé). Il se veut mimétique de la montagne, son objet, comme si le flux de la parole devait se couler naturellement en elle. Et pourquoi la montagne devrait-elle à tous coups grandir l'homme et son langage? Le vent de la montagne (ici morceau de bravoure) balaie toutes les langues et tous les genres. Nouvelles, fictions, recherches, humeurs, ironies, notes, il fallait risquer tout cela simultanément. Et ceux qui repéreront dans Passage des anti-héros et des anti-récits ne sont-ils pas encore prisonniers des héros et des récits classiques?

Pour les photographies c'est exactement la même aventure. On a appris à se contenter de peu, d'une photographie reflet, miroir, duplication conforme, authentique, etc. Il est malsain de lire des significations cachées dans ces quadrilatères colorés, indéniablement beaux et capables de susciter le délire de grandeur déjà vu. Pur l'alpinisme et pures ses photographies. Les images qu'il rapporte -pas plus que les récits qu'il écrit- ne produisent de sens second imprévu. Elles ne donnent lieu, ou prise, à rien de plus. Diriger un rêve en montrant un beau paysage, c'est à la portée du premier héros venu (et nous avons tous été d'héroïques conquérants de cette manière, à convoiter cette montagne unique et saine par l'intermédiaire de ces miniatures transparentes et fidèles). L'esthétique de la photographie dépasse rarement l'exactitude topographique qu'elle procure et pour y trouver du beau c'est le sentiment géométrique que nous invoquons. Il peut être temps de greffer d'autres réalités sur ces images faciles, de corrompre les clichés, en changeant le regard, en jouant sur les formes et les sens (en extrapolant le principe de la devinette "cherchez l'intrus"). Le brouillard et le flou seront d'une grande utilité, ainsi que la force déstructurante du croquis. Passage innove là aussi.

On dit dans mon dos: "mais qu'est-ce que Passage a à faire des salutations de Transhumances?" Il nous plaît de lever le chapeau devant une entreprise indépendante (sinon victime) des grands éditeurs, qui ne désespère pas les tireurs de tracts de base comme nous.

R.S.

AVIS DE RECHERCHE NE SE SOUMETTRA PAS

De plus en plus nombreux, des jeunes français sont poursuivis, emprisonnés, condamnés, pour avoir refusé d'effectuer leur service militaire. Une déclaration du général Barthez, directeur du Service National, annonçait 3700 cas en une seule année. Ils seraient ainsi près de 18000 à être aujourd'hui en situation illégale. Choisisant l'exil dans un autre pays, ou bien poursuivant la lutte publiquement ou clandestinement sur le territoire national, ils nous interpellent par leur existence même et leur pratique.

Dénonçant le rôle de l'armée et la militarisation croissante de la société, refusant la soumission, remettant en cause les notions de patrie, de hiérarchie, de virilité, de résignation, ils répondent non à cet appel impératif, ce service national qu'ils ressentent avant tout comme un apprentissage forcé des normes établies.

Refusant un statut d'objecteur qu'ils estiment de plus en plus vidé de son sens par les autorités civiles et militaires, dépassant le simple combat antimilitariste, ils veulent reprendre, par leur insoumission totale, le pouvoir sur leur propre vie, en refusant de devenir des matricules.

Créé en septembre 78, le bulletin "Avis de recherche" n'a cessé d'être le reflet, le carrefour et le lien des groupes d'insoumission français et des insoumis et déserteurs isolés, en prison ou dans la clandestinité.

Chaque quinzaine, Avis de Recherche publie l'actualité insoumise ainsi que des analyses et des documents sur la militarisation de la société.

Parole dissidente, parole réfractaire, parole rebelle, elle est, pour l'Etat, une parole à museler.

Le 14 avril une plainte contre X a été déposée pour identifier et arrêter les rédacteurs d'Avis de Recherche. La boîte postale du journal a été bloquée par huissier sur commission rogatoire de la gendarmerie nationale.

Cela équivaut à une véritable interdiction du quinzomadaire insoumis.

Le Collectif Parole Insoumise lance l'appel suivant, auquel chacun peut s'associer:

- Nous approuvons et nous nous déclarons solidaires de la poursuite de la parution d'Avis de Recherche.

- Nous approuvons et nous nous déclarons solidaires de la création du Collectif Parole Insoumise pour refuser l'interdiction d'Avis de Recherche.

- Nous interviendrons à notre place et selon nos moyens pour dénoncer et faire échec à toute nouvelle escalade de la répression contre le mouvement d'insoumission totale.

Envoyer les signatures de l'appel à:
CPI. 139, rue des Pyrénées
75020 Paris.

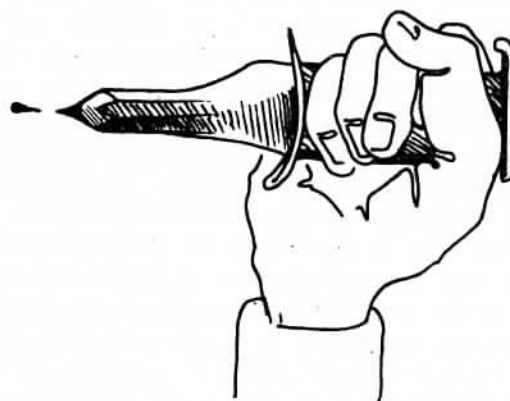
LE REEL D'A COTE

La gloire ne tourne pas la tête des doctrinaires de Transhumances. Ils ont toutes les raisons de se réjouir: ils ont même reçu une lettre anonyme. Malgré un succès qui ne se dément pas, ils sont tristes, ils sont las. C'est un fait, le monde tel qu'ils le voient est triste. Même Dijoud et les "nouveaux historiens" du Bulletin d'Information Municipal ne les font plus rire. Ils sont las d'une sub culture briançonnaise vernie de kaki ou confinant à la pâte à modeler toutes les vertus de l'art.

Alors ils ont choisi l'irréalité, la fiction politique, informatique et romantique. Mais ce monde dans lequel ils choisissent de se projeter est encore plus sinistre que celui dont ils viennent d'abandonner les rives dorées. Où vont-ils? Que vont-ils encore faire ces fils indignes du Dauphiné? Quelle figure historique et sacrée vont-ils encore pourfendre de leurs épées de bois, ces misérables dévoreurs de papier?

Ils savent - c'est parfaitement connu - que le réel n'est qu'une variation infime de l'imaginaire. Ils sont dans le réel d'à côté, pour risquer des passerelles. Il y a plusieurs réalités. Des archanges casqués déjà les perfectionnent dans notre dos, profitant de l'action stupéfiante du réel, du visible. Allez, volons leur le secret, cette histoire terrible qu'ils préparent.

Suivent, ici et dans les numéros suivants, des fragments de ce Réel-qui-ne-veut-pas-dire-son-nom.



un dimanche à carraya

Texeira dit téléphone-lui, t'as juste à lui téléphoner, tu lui dis, tu lui dis carrément ce qu'il en est, voilà ce boulot m'intéresse, mais je ne suis pas qualifié pour. C'est un type comme toi et moi, enfin je veux dire, il a notre âge, c'est pas un vieux singe, ça pourrait être lui à ta place, alors il comprend bien les choses, parle-lui franchement. T'as rien à perdre.

Une semaine passe. Une semaine c'est court, surtout pour prendre le poul du temps. Puis c'est dimanche à nouveau et Texeira dit alors t'as téléphoné? Tu lui as dit? Il était pas là? Ça répondait pas? Je vais finir par croire que t'en veux pas de ce boulot, tu veux d'aucun boulot, c'est ça, pendant que je fais le con à distribuer des risettes à droite à gauche en disant si, si, c'est un garçon très bien, un peu effacé, mais faut le voir à la tâche, dès qu'il est lancé on peut plus l'arrêter. Et ils me croient parce qu'ils me font confiance et toi au lieu de jouer la jeu, tu fais le mort, tu rêvasses à l'ombre, tu sirotes, tu fumes, tu lis, tu...

Boris depuis longtemps était sorti. Ses yeux se laissent guider par l'ombre des maisons. Dès qu'il quittait leur abri une morsure sèche le lui signalait. Cent mètres à faire environ, pour arriver chez lui. Une petite maison semblable à toutes celles du village, un rez-de-chaussée abandonné aux rats et aux insectes et un premier et dernier atteint par une échelle. Plutôt confortable le lieu, un vaste matelas à même le sol, une table soutenue par des tréteaux, des livres en bataille, un réchaud, des habits sur le dossier des deux chaises, une machine à écrire préhistorique, des bouteilles, des cendriers. Plutôt confortable, réellement. La fenêtre s'ouvre sur la grand-place, déserte. Deux chiens. Au loin, le chemin de fer, la grande ligne. Depuis longtemps les trains ne s'arrêtent plus ici. La voie est à deux kilomètres mais la gare à cinquante bornes. Partout où le sol est irrigué des vergers triomphants. Ailleurs le désert. Travailler ici c'est curer les canaux, désherber, bêcher, sulfater, cueillir et calibrer les fruits. Pour la taille, on fait venir les spécialistes. Les chemins de terre se soulèvent en poussière. Les command-cars des contre maîtres les sillonnent sans cesse.

Carraya: rien que des paumés, des déjetés. Même la vie normale est ici une vie de paumés, la vie normale papa-maman. Sortir de là? Se prostituer aux petits chefs et aux jeunes cadres visitant le verger-modèle beaucoup y ont pensé. Mais faudrait pouvoir faire que ça.



Pour être présentable, propre et tout faut pas travailler et pour pas travailler faut déjà se vendre.

Tentation de la ville. Mais la ville c'est pareil en plus grand. Encore plus de soleil, de jeeps qui surgissent en miaulant, encore plus de taudis, de misère et de patrons. Alors on reste. Carraya, 2000 habitants, ses commis sariats, sa caserne de gardes mobiles, son supermarché et son cinéma une fois par semaine. Seuls prospèrent les locaux de la police à Carraya. Au ciné, ça rebute de s'asseoir sur les strapontins gaufrés par la crasse. Après, les petits chefs s'enivrent pendant que les ouvriers prennent une cuite. Pour se blinder faut être riche. Si t'es pauvre t'as pas intérêt à tenir la distance.

Le soir vient. Des ombres rampent sur la place. Une jeep de la police passe menaçante. Le flic en équilibre à l'arrière se prend pour un cow-boy, l'arme provoquante. Tiens, ça ferait un joli carton, dit Boris. L'ordre règne naturellement et ces coyotes en sont d'autant plus arrogants. Boris écrit quelques lignes distraitemment, à propos de l'orage qui menace et de la couleur du ciel. On frappe. Il écrit encore et déjà on est entré, sans attendre la réponse.

Raphaël porte un panier en bandoulière, plein de bouteilles de vin rosé trafiqué et de conserves. Sans dire un mot il vide un pot en verre de son contenu, on dirait des tripes,

quelque chose de gras. Il fait chauffer. Boris cesse d'écrire quand les odeurs de cuisine se répandent. Il raye ce qu'il vient d'écrire et sourit enfin à Raphaël. J'écrivais à Teixeira; pour lui dire qu'il renonce à faire de moi un homme ordinaire, avec femme, enfants et boulot à l'année. Tu comprends, ma vie elle est pas continue, elle s'écoule pas, c'est pas un début et une fin, j'ai pas besoin d'événements pour la dominer. Quand même si t'avais fait l'effort qu'il te demandait, t'en serais pas là, avec moi, à bouffer des abats, bien cuisinés, pour ça O.K., mais quand même... Dis, c'est Orcelata qui m'a filé le vin, pour ce qu'il m'a coûté il est bon. Raphaël s'assoit à côté de Boris. Le ciel rougeoyait, faisant pâlir l'ocre des maisons. Le ciel est bleu dans la chambre.

A Carraya, la journée commence tôt, à l'aurore de l'aurore. Sans bruit les ouvriers descendent dans les rues et rejoignent les points de rassemblements. Des camions aux allures militaires les conduisent ensuite jusqu'

aux vergers, distants parfois de plus de trente kilomètres. Les hommes subissent des cahots inhumains et sautent ivres des camions dont on n'abaisse même pas les ridelles. Les contre-maîtres forment les groupes qui se dispersent aussitôt dans l'exploitation, si bien qu'aucun attroupement n'est possible hormis ceux requis par les nécessités du travail. Il arrive que des groupes se croisent et l'on ne peut éviter les interjections, les quolibets codés de jaillir des deux troupes. Curieux qu'un mot échangé sur le lieu de travail soit un pouvoir si menaçant, alors que le soir et le dimanche tout ce qui se dit n'est que bla-bla, langage, faute de mieux, pour passer le temps.

Le ciel rougeoyait convulsivement après un orage à sec quand ils ont arrêté Boris. "Flagrant délit" ricanait-ils. Ils ont saisi la machine à écrire, bien entendu.

René Siestrunk

MONTAGNE SANS ISSUE

"Nous pourrions l'attaquer par là, vous voyez il faut remonter la moraine, puis contourner ces séracs, longer la paroi du Rosela, puis attaquer le dièdre..." Robert indique avec son doigt l'itinéraire du lendemain sur la photographie fixée au mur.

La conversation s'engage, de la carte dépliée sur la table à la photo pitonnée au mur. La neige, comment sera-t-elle? Elle sera comme ceci, comme cela. Il faudra les crampons. -Non -Oui. Qu'est-ce qu'on emporte: les pitons, les coins?

La carte, la photographie. Il faudra sûrement contourner ce ressaut ou le franchir en artifice! ...Névés, vires, couloirs... et voilà les "tu te rappelles" ...les "on va en chier"... les "j'ai failli dévisser" les "et au bivouac qu'est-ce qu'on s'est caillé"... les "on a bataillé pendant trois heures pour rien, il a fallu redescendre" La carte, la photographie. Le soleil depuis longtemps s'était couché derrière le Rognioux.

"Un petit calva et il faut se pieuter".

Tout au long de la route qui menait au chalet de Louis, je l'avais regardé le Rosela. La moraine, le glacier, la tour verticale.

"Alors on y va. Il faut se lever à trois heures".

Un léger frémissement parcourt la pièce, les boiseries s'étirent, le plancher dérive légèrement sous nos pieds, la photo du Rosela glisse lentement derrière un meuble. Silence.

"Voyez, lui, il a compris il va se coucher" dit Jean. Rires.

Depuis deux heures nous marchions dans la nuit. La frontale éclairait juste dix mètres devant nos pas.

"On a dû se planter, dit Robert, on aurait dû atteindre la moraine depuis longtemps". Pourtant combien de fois l'avions nous répété cet itinéraire hier soir. Impossible, nous ne nous sommes pas trompés.

Nous marchons encore une heure... Toujours pas de moraine. Nous décidons après avoir maudit tous les saints et dieux de la montagne, d'attendre le lever du jour pour nous repérer. D'ailleurs, il ne doit pas tarder.

A six heures le ciel devient légèrement bleuté. Nous cherchons les crêtes, le Rosela, le Rognioux. De moraine point. La tour a disparu.

La montagne ne s'était-elle pas réveillée?

Luc Marchello

ANNE ET LES MORTINATEURS

Anne avait cru bien faire en allumant du feu pour chauffer la maison. En effet il faisait très froid ce matin du 8 septembre 1993. Depuis plusieurs jours elle essayait de récupérer les derniers morceaux de bois non calcinés par le terrible incendie qui avait fini de ravager la région déjà en partie dévastée et rapillée par les dernières manoeuvres des hélicochars affectés aux régiments transalpins. Ils écrasaient les bois avec leurs chenilles de 60m de long, les réduisaient en poussières et en menus copeaux avec les dents de leurs chaînes malaxieuses et broyeuses. Dans la gueule de leurs béantes chaudières un feu permanent dévorait les forêts et les transformait en énergie calorifique tels les anciens gazogènes des années 30. Lorsqu'un hélicochar avait englouti 2 hectares de bois il prenait son envol, le ciel était en permanence gris à cause des gaz de protection au plomb utilisés contre les retombées atomiques dues à l'excursion de plusieurs surgénérateurs, en particulier celui de Gros Melville inutile depuis 1985, mais toujours entretenu afin de procurer de l'énergie aux forces armées environnantes et aux forces de police que l'on avait scellées individu par individu à la place des poteaux de clôture et dont l'armement ultraperfectionné ne fonctionnait qu'avec l'énergie du Résidu Contaminé de Centrale (R.C.C.). La voûte gazeuse de protection empêchant toute condensation atmosphérique de haute altitude, il ne neigeait plus malgré l'abaissement brutal de la température, sans nul doute dû lui aussi à l'enveloppe gazeuse, mais tout à fait normal d'après Radio Blanche 1 (R.B. 1). Ses émissions reliées par satellites diffusaient à toutes heures du jour et de la nuit sur l'ensemble de la terre à l'exception de la petite cité Monte-Video, protégée par une zone tellurique. D'après R.B. 1 ce froid intense n'était dû en réalité qu'à une variation de l'axe du globe, affirmation incontrôlable, toute communauté humaine n'ayant plus aucun moyen technique pour faire une triangulation astrale, ne pouvant même plus s'orienter d'après les étoiles comme nous en avions l'habitude avant 1981.

Depuis septembre 80, tous les domaines: macroagriculture, mininformatique, dissidentisme, héliogocentrisme, etc, sont aux mains des forces armées téléguidées par les grands groupes financiers qui ne représentent plus que

12 familles à l'heure actuelle et 43 ordinateurs reliés à l'ordinateur central de Tanana split, siège social de Blanche 1 (B.1). Un phénomène extraordinaire s'est produit ces dernières années: la contestation a disparu, la population civile étant parfaitement satisfaite de son sort. La dictature qui semblait vouloir s'imposer vers 1979 a fait place à la démocratie. Le Collège de Direction des Grandes Familles (C.D.G.F.) offre à tous et à toutes une assistance permanente à la fois alimentaire, vestimentaire, physique et psychique; tout désir est devenu inutile.

Mais pourquoi Anne voulait-elle allumer du feu, alors qu'elle n'en avait aucune utilité? (NDC: "3 briquets Flic pour le prix de deux"). Depuis plusieurs jours elle voyait la cuisinière de la grand-mère... Quelque part au plus profond d'elle-même des gestes inconnus naissaient. Chaque fois l'ordinateur communal réagissait en éclairant sa rampe de voyants mauves, danger, et chaque fois le garde-champêtre, tiré de sa somnolence, mettait en plus de son uniforme, son casque de psychoredressement des réflexes archétypaux et s'en allait voir Anne. Il entrait comme chez lui, comme il entrait partout au moindre motif, aussi futile qu'il soit. Il se plantait devant Anne, dans son vieil uniforme de C.R.S. rapiécé, acheté en solde 15 ans auparavant au supermarché du coin, il réajustait ses lunettes en fausse écaille, et engageait la discussion. Anne branchait son récepteur et coiffait ses écouteurs. Une grande discussion de cet ordre a eu lieu ces jours derniers sur B.1. Tous les auditeurs l'ont entendue, le texte en lui-même et les propos sont difficilement traduisibles (NDC s'il n'y avait que ça...). Ce ne sont que des sons ou plutôt des borgborgrythmes et quelque fois même des ultra-sons en ondes spéciales dont toutes les radios ont été équipées. Ces émissions ont une capacité de régénération de réflexes nouveaux et laissent les auditeurs dans un état d'émerveillement et de béatitude extraordinaire, les réflexes de désir, d'agressivité, de souvenir disparaissent.

Anne avait trouvé, autrefois, par hasard, un de ces postes radio "Spécial Armée". Ils étaient légèrement différents de ceux de la population civile, tout au moins des modèles que connaissait Anne. Toutes les connections "agressivité" y étaient supprimées. A quelque temps de là, son récepteur étant en panne, elle

décida d'utiliser pendant une période le récepteur militaire. Au cours des toutes premières émissions cela n'eut aucun effet notable sur elle, mais, au cours de l'année, son comportement changea. Elle devint méticuleuse, ordonnée, rigide et quelquefois intransigeante, même quand elle avait tort. Le meilleur moyen de la ramener au calme et à la docilité était de lui glisser discrètement à l'oreille "supérieur hiérarchique". Anne, aussitôt se raidissait dans une attitude martiale et sortait de la pièce. Le garde-champêtre se trouvant impuissant devant la progression de la maladie d'Anne, orienta la fiche jaune et orange AG 414 (234, 27, 7... NDC) dans l'ordinateur communal. Celui-ci envoya aussitôt toutes les ultra-ondes-spéciales-de-contrôle sur les récepteurs et découvrir l'absence de canaux "agressivité" sur celui d'Anne. Il fit saisir par le garde-champêtre l'appareil militaire d'Anne et remettre à la place un modèle conforme à l'utilisation civile. Avant la 1ère écoute de B.1. avec le nouveau récepteur, Anne eut encore une poussée d'autoritarisme agressif et donna un si violent coup de poing sur la table au cours d'un entretien avec des a-

mies, que le poste neuf tomba au sol. L'incident n'inquiéta personne, tout le monde sachant que l'état d'Anne (NDC: "prions pour elle...") allait redevenir normal dans les jours prochains.

Une année s'écoula. Anne tranquille vaquait à ses occupations. En fait, ne faisait rien parce que n'avait plus rien à faire, sinon attendre. La chute du récepteur avait produit un faux contact intermittent. Chaque fois qu'Anne coiffait les écouteurs, la faible traction sur les fils entraînait le débranchement des circuits souvenirs archétypaux. L'ordinateur communal effectua ses contrôles ordinaires hebdomadaires entre 21h et 22h (lors du nettoyage des oreilles), pendant la pose des écouteurs, ne fut pas informé de l'avarie.

Dès que la fumée commença à sortir de la cheminée depuis si longtemps inutilisée, le garde-champêtre (qui, entre temps, était devenu maire), vit son pupitre s'éclairer et le voyant mauve de l'ordinateur communal se mit à clignoter. En quelques millièmes de seconde le radar situa la maison d'Anne et le Maire fit appel aux Forces Spéciales d'Intervention. Anne fut conduite dans un bloc de redressement de docilité permanente.

Quelques mois plus tard, elle faisait don de tous ses biens aux oeuvres sociales de B.1 et entra dans un hospice de préparation à la mort.

Guincho.

